



Christelle Saïani

Lumière

Christelle Saïani

Lumière

© Christelle Saïani, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4399-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, mon pilier de soutènement, dont le courage et la pudeur ont forcé
mon admiration.

À David, mon ami solaire.

À vous, que je ne connais pas, dont le combat est quotidien.

Ce livre vous appartient.

photo de couverture : Engin Akyurt

(Ambre, dans son appartement)

Instant de grâce, photographique. Dans l'encadrement de ma fenêtre, les nuages s'étirent de manière élastique, fils opalescents tissant une toile baroque colorée de nacre. Un cumulus s'irise, se déploie et mue comme de fins cristaux de sucre qui s'évanouiraient en dessert gazeux. Ce matin, le ciel est une mousse de couleurs, de fragrances, soyeuse et charnelle. À mon image, infiniment légère. Je suis amoureuse et mon état me tapisse de désirs sucrés.

Je regarde cette curieuse gourmandise poursuivre son expansion pour s'inviter à un banquet où de nombreuses petites bouches viendraient la picorer. Souvenirs de fête foraine, mes doigts collent à défiler lentement un écheveau de couleur rose, mes yeux pétillent de plaisir. Barbe à papa fantasmée, turgescente, poussant à l'appétence. J'ai faim, de mon homme cette fois et de sa présence. De son regard, de ses mains longues qui me pétrissent, de son rire qui court et colonise chaque pièce de mon appartement.

Effet miroir, la barbe à papa se change en sphère pâle et meuble, levain prêt aux agapes. Dans dix jours, Léo sera revenu de mission et je lui dirai pour la première fois que je l'aime. Dans le ciel, la pâte se creuse, sculptée sous l'impulsion physique de ma pensée, perd sa rotondité et prend la forme anguleuse d'un visage. Un visage effronté à tête de lune, à l'aspect lisse de cierge, avec un menton de vapeur d'eau taillé en pointe, osseux et décharné comme celui d'une vieille femme. Clin d'œil, j'en jurerais.

Le jour où j'ai croisé la vie de Léo, mon désir m'a transpercée. C'était il y a quatre mois. Je m'apprêtais à quitter un ami, étudiant aux Beaux-arts, pénétrée d'humidité, après avoir consenti pendant des heures à incarner une icône éphémère dans son minuscule atelier. C'était la première fois que je posais nue pour lui, flattée de son intérêt pour mon corps que je trouvais médiocre. Dans l'atelier de Guillaume, que je découvrais, la prodigalité des objets avait achevé de réduire les dimensions déjà avares de la pièce : table, commode, canapé, chevalets, chaises, faïences et autres modèles de natures mortes, en se disputant une place déjà précieuse, croulaient eux-mêmes sous une débauche de peintures, de pots, de crayons, d'esquisses, de pinceaux... Les objets étaient soufflés dans un désordre joyeux qui frôlait l'éboulement. Aux murs, de nombreuses toiles s'accolaient au point de se confondre. À l'endroit où Guillaume avait l'habitude de peindre, des centaines de grains de couleurs germaient au sol, parfois écrasés

et épanouis en boutons de fleurs. Dans l'atelier se déversait un flot continu de couleurs...

La séance de pose s'était révélée plus éprouvante que ce que j'avais préjugé. Guillaume avait composé avec toutes les circonvolutions de ma pudeur, finement, en amant habile et sensible qui goûte un corps virginal. Il m'avait demandé de me déshabiller d'un ton doux et désinvolte empreint d'affection fraternelle, si bien que j'avais fini par retirer mes bas, ma robe et ma culotte avec la simplicité d'une petite fille se préparant au bain. Puis il m'avait couchée sur son canapé élimé, couvert d'un amas confus de vieilles étoffes, comme il aurait déposé un oiseau au cœur d'un nid de brindilles, de plumes et de ficelles pour l'aider à s'y sentir au chaud. Il avait lissé mes trapèzes pour dénouer toutes mes tensions dorsales et placé mes bras en angles aigus, l'un en coque sous ma tête, l'autre sur les vallons de mes seins. Il avait façonné ma posture, replié mes jambes pour offrir mon intimité à son regard. J'étais devenue par son travail de modelage un être alangui dont le visage enfantin et naïf contrastait impudemment avec le bassin sulfureux d'une fille de mauvaise vie. Satisfait de me sacrifier ainsi à son appétit pictural, il s'était placé derrière son chevalet pour amorcer ma lente fragmentation en touches de couleurs.

Guillaume avait pendant des heures fouillé mon corps, de ses yeux vifs et métalliques, pénétrants et glaçants. Thomise qui savoure mentalement la mort lente d'une proie au fond d'une corolle. J'étais tétanisée par l'effet conjoint de sa lente radiographie, de mon immobilité et de l'humidité de la pièce. Lorsque je m'étais redressée, chaque muscle portait les coups de ses regards. Mais l'image qu'il avait extraite de mon anatomie était fascinante : une femme callipyge, ensorceleuse, Vénus à chair de lait, sur un lit torturé de nuances pivoine, pourpre et sang. Fusion de la sensualité et d'une forte sensibilité, érotisme manifeste qui crevait la pudeur. Guillaume avait saisi et dévoilé implacablement une partie intime de mon être que je n'imaginai pas directement accessible et cette vérité éclatait sur la toile, éclairée par le faisceau lumineux de sa peinture. « C'est stupéfiant... » dis-je avec une fierté mâtinée de doute. Je me suis rhabillée, pétrifiée par l'inertie de ces longues heures de pose. Guillaume m'a proposé un thé brûlant pour me réchauffer. Nous nous sommes assis côte à côte, moi vidée de ma substance, lui en sorcier apaisé qui venait de vaincre par ses vomissements de couleurs les démons mydriatiques de sa pensée.

Moment suspendu où Léo a frappé à la porte de l'atelier. Léo est ingénieur en robotique sous-marine, il troque ses services informatiques en échange de

quelques cours de dessin. Il était venu soumettre à Guillaume ses premières esquisses.

Mon regard sur lui a agi comme un révélateur, un bain qui a transformé mon désir latent en image sensible et vive. Cheveux châains très courts, parsemés d'épis. Nez droit et puissant, visage rectangulaire, avec des pommettes fières et dressées. Mâchoire osseuse, carrée et épaisse dont j'ai eu le désir immédiat qu'elle se referme en étau sur mon cou. Des lèvres charnues, explosives, dégainées outrageusement du fourreau de son visage pour inviter de manière perçante ma sensualité. Des yeux denses, tapissés d'une rivière de longs cils, hypnotiques. Mon corps s'est immédiatement réchauffé, moulé en dedans par un désir muqueux et brûlant. Léo s'est assis face à moi et nous nous sommes littéralement dévorés.

J'ai eu le sentiment embrasé d'être un taureau, désigné par le sorteo pour son attribution. J'étais entrée dans l'arène, une arène de feu et de désir, sans public, peones ni picadors, sans cruauté, sans appel de sang ni de boue. Juste lui et moi. Je me sentais dépassée par l'agressivité de mes pulsions. Chacun de ses regards me poussait à la charge. Chaque minute face à lui m'a convaincue de ma fragilité, mesurée à l'empan de mon appétit qui se libérait de son corset, fil à fil, mû par sa propre volonté. Nul besoin de faena, j'étais rendue, vaincue, au sol. Je lui appartenais déjà, sans qu'il ait encore posé ses mains sur moi.

Lorsque Léo s'est levé pour prendre congé de notre ami commun, mon image se reflétait comme deux minuscules lumignons dans les rets serrés de ses pupilles. Je l'ai suivi sans un mot, attachée à son ombre. Nous avons descendu l'escalier écrasé de lumière jaune. Sur la dernière marche, Léo s'est retourné et m'a enfin serrée dans ses bras. Je me souviens de tout, de l'élasticité ferme de sa bouche, de ses lèvres qui m'ont suçotée et dissoute comme un sashimi fondant sous sa salive et de son rire qui s'est libéré pour rebondir sur les parois écaillées de la cage d'escalier.

Je l'ai accompagné jusqu'à son appartement et nous avons fait l'amour, enlacés comme les racines d'une mangrove, dévastés par une lame de fond qui nous plongeait sans discontinuer dans un limon mouvant. Nous ne nous sommes pas arrêtés un seul instant, y compris pour manger. Léo m'a préparé des croque-monsieur à l'ananas avec une salade de mâche saupoudrée de sucre. Chaque miette de ce repas, nous l'avons partagée à deux. Souvenir du pain de mie qui se délite sous nos salives mêlées, du jambon qui se fragmente lentement, de l'ananas qui éclate en bouche pendant que ma langue caresse la sienne, toutes ces flaveurs, ces textures et l'aquosité de la mâche satinée qui se disperse en

perles sucrées salées...

Lorsque je me suis endormie dans ses bras, j'étais à lui, sans retenue et sans pudeur, terre labourée et fertile, plus vivante que jamais. Mon corps croulait d'épuisement, brisé par le ressac d'un effort physique poussé à l'acharnement mais fanatisé et refusant de demander grâce.

Avec Léo, nous ne nous parlons vraiment que depuis deux ou trois mois. Notre désir outrageux annihilait notre capacité à communiquer autrement que peau contre peau. Depuis, nous nous connaissons mieux et chaque jour qui passe tisse davantage mon cœur au sien. Léo m'a confié tous ses combats, toutes ses failles. Son divorce l'a vulnérabilisé au point qu'il en est parfois translucide de fragilité.

J'admire son intelligence pratique, l'organigramme structuré de sa pensée, sa propension à l'idéal et plus que tout sa sensibilité à fleur de peau qui transpire dans chacun de ses gestes. J'ignore le détail de ses charges professionnelles. Je sais seulement qu'il évolue dans un monde exclusif d'hommes, carré et dépourvu d'affects, entre terre et mer, valises jamais défaites. Il conceptualise et assure le suivi de petits sous-marins téléguidés, bijoux technologiques orfévrés au millimètre, pour l'accomplissement de travaux spécifiques en haute mer, tels que l'enfouissement de câbles électriques ou la maintenance de pipelines. Son univers sans nuances tranche avec sa profonde sensibilité mais la circonscrit de manière salvatrice. Je partage ses revers techniques, ses défis, sans les comprendre mais avec tout l'engagement de ma présence.

Avec lui, j'aime les petits riens de l'existence : l'entendre me parler de sa fille espiègle et lumineuse, lire ensemble, soudés et cramponnés comme deux plantes ligneuses, ses doigts pincés sur mes mamelons dressés. L'écouter avec volupté me faire la synthèse acide de faits insolites, lécher dans sa bouche le chocolat noir fondu, plier sous ses assauts. Nous étendre au soleil, corps soudés et laisser la chaleur du soleil perfuser nos paupières. Lorsqu'il cuisine pour moi, il possède l'audace et le brio d'un chef d'orchestre. Les ingrédients les plus inattendus se coordonnent, se lient, s'animent et s'harmonisent avec tempérament. Ses doigts courent au dessus des feux, virevoltent, domptent, galvanisent... Chaque instant vécu à ses côtés est magique. Il a sidéré mes peurs, je me sens libre. Il est temps de lui dire que je l'aime. Dès qu'il sera rentré de sa mission en Inde...

Je referme la fenêtre, m'étire longuement. Je vais descendre au café, je prendrai le soleil. J'ai envie d'un expresso bien serré en terrasse. Mon écharpe, mon manteau, parée.

— Bonjour.

Je viens de croiser mes voisins du rez-de-chaussée dans l'entrée de l'immeuble avec leurs deux enfants, équipés de vêtements et de chaussures de sport. La fille est belle, un peu fuyante, une très jeune fleur qui ignore encore tous ses attraits, le garçon est tout le portrait de son père. Je ne connais rien de cette famille. Pourtant, je pourrais jurer que le bonheur est pour elle une évidence.

— Bonjour, journée sportive apparemment ?

— Oui, nous partons randonner sur la Sainte-Victoire. Vous êtes radieuse.

L'amour est le soin de beauté le plus puissant. Je souris.

— Merci.

Je regarde mes voisins quitter l'immeuble et me prends à sourire : avec Léo, nous pourrions peut-être dans quelques années donner à voir la même image.

(Olivier, Sainte-Victoire)

— Descendez les enfants, nous y sommes.

— Je prends mon k-way papa ?

— Oui, ma puce, ta polaire et ton k-way. Le vent risque de souffler plus haut.

Les enfants s'équipent. Face à nous, des sentes fines et sanguines courent le long du terrain, pénètrent comme des couleuvres dans la végétation, une colonie ébouriffée de pins blancs à l'écorce écaillée dont l'ombre offre un terrain propice à la pousse des chênes. Ici, la terre est rouge, argileuse, chargée d'oxydes de fer. Elle saigne. Plus haut, renflée à sa base, la Sainte-Victoire, blanche et bleutée, étire son immense colonne vertébrale vers le ciel. Plis déjetés, failles, ravines, falaises calcaires, terre rocailleuse et aride : j'aime cette montagne comme aucun autre endroit, sa géométrie, ses lignes de force, sa lumière.

Elle est ma terre, celle de mon enfance et de mes racines. Je randonne souvent sur ce massif, seul ou en famille, la fierté chevillée au corps, avec le sentiment d'être ici parfaitement à ma place, amendé, intégré à une nature dans laquelle je sens battre mon sang. Lorsque j'étais petit, la Sainte-Victoire me paraissait encore plus grandiose, une planète à part entière, avec ses milliers d'hectares de terre ocre, de roche blanche, de forêts et de maquis. Mon grand-père m'y amenait les « beaux dimanches », ceux que j'avais le bonheur de partager avec lui et ma grand-mère, sur l'éperon rocheux de Puylobier, au pied du versant Sud de la montagne. Les beaux dimanches, c'était le lapin à la tomate sur son lit de haricots blancs lorsque nous restions à la maison, par temps pluvieux. Un délice qui devait son goût unique aux anchois que ma grand-mère laissait fondre dans la sauce. C'était, les jours secs, même très chauds, froids ou venteux, le pain de campagne et le saucisson tranché en petits cylindres pareils à des bouchons. Un repas de fête immuable tiré du sac à dos après l'effort et partagé en silence, entre hommes, sur l'autel calcaire d'un bloc rocheux, avec pour horizon la vallée de l'Arc et le Mont Aurélien. Mon grand-père me regardait, le sourire entendu, opinait de la tête en jetant un coup d'œil oblique sur la vallée, me regardait à nouveau. Tout était dit sans un mot, nous avions juste à rendre grâce d'être là, perchés en haut du monde...